

Résistances culturelles dans les romans de Mouloud Feraoun
La Terre et le sang, Les Chemins qui montent

Résumé

Nous avons voulu montrer à travers l'analyse de deux romans de Mouloud Feraoun, « La Terre et le sang et Les Chemins qui montent » que les valeurs séculaires qui régissent la société kabyle sont toujours en vigueur malgré les brèches causées par la colonisation. Même si les hommes ont émigré pour des raisons socio-économiques et que l'espace d'immigration leur a fait découvrir d'autres réalités et d'autres mentalités, de retour au pays, ils doivent respecter un certain ordre et se soumettre aux règles. Mouloud Feraoun est un bon observateur de sa société et il n'hésite pas à en parler parfois avec humour.

Abstract

We want in our analysis of the two novels of Mouloud Feraoun "La Terre et le sang et Les chemins qui montent" to show that the secular values of the kabyle society are still used in spite of the breaches caused by the French colonization. Even if men were obliged to exile and even if they discover in this exile other realities and mentalities when they come back home, they have to respect again the values and the social rules of their country. We can say that Mouloud Feraoun was a fine observer of his society and didn't hesitate to describe it in an humoristic way.

ملخص

أردنا من خلال التحليل الذي أجريناه على روايتي مولود فرعون «الأرض و الدم و الدروب الوعرة» أن نبرز أن القيم الأزلية التي تدير المجتمع القبائلي لا تزال فاعلة على الرغم من التصدعات التي أحدثها الاستعمار الفرنسي. فحتى لو أن الهجرة التي أجبرت الرجال على الرحيل نظرا للظروف الاقتصادية و الاجتماعية القاسية أطلعتهم على واقع آخر و ذهنيات أخرى فإنهم عند العودة إلى الوطن مجبرون على الامتثال لعاداتهم و تقاليدهم من جديد. نخلص بعد التحليل إلى أن مولود فرعون معاين بارع لمجتمعه و لا يتردد لوصفه بأسلوب ساخر.

Mouloud Feraoun est un écrivain algérien que la critique algérienne et française classe parmi les écrivains de « la première génération », celle qui réagit contre une littérature écrite par des Français et une littérature dite assimilationniste. Il fait partie en effet de cette génération des années 1950 qui a pris la plume pour s'adresser principalement à un public lecteur français qui n'avait de l'Algérie que ce que les défenseurs de l'Algérie coloniale et la propagande française de l'époque voulaient bien lui faire entendre. A travers ces deux romans, *La Terre et le sang* datant de 1953 et *Les Chemins qui montent* publié en 1957, Feraoun met en évidence, d'une part, que la société algérienne kabyle était une communauté organisée ayant ses propres règles sociétales, tant du point de vue des traditions que de la religion et d'autre part que cet ordre est menacé voire perturbé par la colonisation qui va la déstructurer.

La Terre et le sang est l'histoire d'un émigré, qui, après une douzaine d'années d'absence, finit par revenir au pays natal accompagné de sa jeune épouse française «Madame ». L'histoire se situe entre 1910 et 1930, période de la première guerre mondiale, de l'entre deux guerres et de la première vague d'émigration algérienne en France. Le titre ne suggère quant à lui que le pays natal, la terre de la vie et de la mort et des liens qui lient la communauté kabyle à cette terre. Terre originelle, lieu identitaire par excellence.

Les Chemins qui montent est une œuvre qui fait suite au roman précédent. L'écrivain y raconte l'histoire du fils de Amar et de « Madame », représentant « le désarroi d'une génération à demi-évoluée, prête à se fondre dans le monde moderne, une génération

digne d'intérêt qui mérite d'être sauvée et qui selon les apparences, n'aura bientôt d'autre choix que de renoncer à elle-même ou de disparaître. »¹

Là encore, le titre suggère un lieu élevé, vers lequel on se dirige, symbolisant ainsi peut-être une quête des origines.

Ces deux romans devaient faire partie d'une seule et même œuvre. Le lieu principal de ces fictions est le petit village d'Ighil Nezman que Feraoun présente ainsi dans l'ouverture de *La Terre et le sang* :

L'histoire qui va suivre a été réellement vécue dans un coin de Kabylie desservi par une route, ayant une école minuscule, une mosquée blanche visible de loin et plusieurs maisons surmontées d'un étage.

Cet incipit souligne la simplicité et l'organisation du lieu. C'est dans le village d'Ighil Nezman que vit une petite communauté composée de quelques familles regroupées en Karoubas.

La karouba, explique le narrateur « est une unité sociale et géographique en même temps. Les mêmes cousins habitent la même rue, les familles sont fixées pour toujours dans leurs quartiers. » (p. 120)

Ainsi, les Aït Larbi et les Aït Hamouche, principales familles mises en scène dans la fiction, habitent des quartiers séparés.

Une série de cercles étroits emprisonnent les gens au sein des familles puis des karoubas et font de tout le village une cage grouillante où l'on se côtoie et se mesure sans cesse.

Dans cet espace clos et structuré, les villageois vivent, vont et viennent, se rencontrent, aux prises avec leurs difficultés quotidiennes, leurs joies, leurs peines, leurs querelles, leurs croyances. Monde fermé qu'aucun élément étranger ne peut durablement perturber, il reste très attaché à ses habitudes, ses modes de vie et de pensée. La vie y est réglée et les lieux distribués selon un ordre bien particulier.

1 - Lettres à ses amis, Bouchène, Alger, 1991, p.126.

Cette notion d'ordre fait partie des règles de la vie communautaire et familiale. L'un des personnages du roman *Les Chemins qui montent* le confirme :

L'ordre, mon fils, exige que chacun occupe sa place, se tienne à son rang. [...] L'ordre, c'est l'honneur, la religion, la famille. (p.73)

C'est en effet ces trois données qui structurent véritablement le vécu des personnages mis en scène dans les deux romans. L'importance de la famille est incontestable dans cette société patriarcale, dans cet univers rural de petits cultivateurs installés sur des terres difficiles à fructifier et où l'entraide et le travail communautaire sont des garants de la réussite sinon de la survie. Et pourtant, dans cette région où la terre est la seule source de revenus au prix de combien d'efforts, la famille est menacée car les jeunes préfèrent émigrer et chercher fortune ailleurs, abandonnant les parents à leur misère et leur désespoir.

C'est ce qui arriva aux parents d'Amer, lorsqu'ils comprirent que leur dernier beau rêve serait aussi vain que les autres, ils s'aperçurent que les vieux ressorts trop tendus de leur cœur se brisaient tous ensemble. Ce palais splendide, avec Amar au centre l'éclairant comme une lumière resplendissante était une chimère. (*La Terre et le sang*, p.19)

Le pays étranger ravit plusieurs hommes à leur foyer, laissant ainsi les mères et les épouses souvent démunies. Néanmoins, si l'attrait de l'extérieur risque de rompre la cohésion familiale, l'attachement à la terre ancestrale est cependant plus fort pour la génération de Amar « le fils perdu » de Kamouma qui revient au pays après une longue absence. « La réalité il ne la retrouve que chez lui dans sa maison, dans son village. (TS,p.12) L'enracinement dans une terre, les retrouvailles avec la mère sont pour lui les gages d'une identité ébranlée mais jamais perdue, d'une unité retrouvée dans le groupe originel.

Mais il n'en est pas de même pour la génération suivante, celle du fils d'Amer et de la française décrit dans *Les Chemins qui montent*. L'intrusion d'éléments étrangers dans une famille liée souvent par les liens de la consanguinité complexifie l'identité originelle de la famille et introduit dans ce groupe, coupé de la modernité et hostile au changement, des idées et des comportements risquant de nuire à l'apparente sérénité communautaire.

Ainsi, remarque-t-on que cette nouvelle génération n'est plus aussi soucieuse des valeurs familiales ou nationales. Amer, personnage plus complexe, à la double identité algéro-française, est le produit de la colonisation et de l'émigration, « un bâtard authentique », instruit et formé aux idées communistes. Le débat intérieur qui le torture est alors plus tragique chez celui-ci car les repères sont constamment remis en cause par le destin, par les hommes et par l'histoire. Ne voulant renier aucune de ses appartenances, il se trouve dans une perpétuelle tension. Il lui faut sans cesse lutter pour se faire une place, conquérir un espace qui, à tout moment, lui est refusé par les siens et par le colonisateur. Par ailleurs, même s'il revendique plus d'une fois son origine kabyle :

Je suis enfant d'Ighil Nezman. Il faut bien tenir à son pays, être fier de son origine, ne pas se renier. (Les CM), p.113),

Il ne se résigne pas à vivre dans ce pays de misère et il lui arrive de regretter d'être kabyle (Les C M), p.147) :

Oh ! Maman pourquoi as-tu fait de moi un montagnard kabyle ? (p.203).

Cet être déchiré, en pleine crise d'identité – *suis-je Kabyle, moi ou français ?* (p.205) - ne cesse de s'interroger et de questionner le monde. Il voudrait rompre le cercle de la tradition, s'évader du groupe auquel il appartient et vivre librement son amour avec Dehbia, cette fille comme lui, *pas comme les autres* (p.13).

Dilemme tragique, désarroi croissant que seule la mort solutionnera.

Une autre règle qui régit la vie des villageois est celle du code de l'honneur, « un canon de conduite » comme l'écrit Mouloud Mammeri² un des plus vieux fondements de la société communautaire kabyle qui à la fois, définit un savoir-vivre, un savoir-être, et qui préserve scrupuleusement l'harmonie même apparente du groupe. Le respect des traditions, de l'organisation sociale, des relations entre membres d'une même famille et des différentes familles vise essentiellement à ne pas déranger l'ordre habituel. Aussi, lorsque ce dernier est contrarié, la sanction est inéluctable. Ainsi, peut s'expliquer le destin tragique de Amer et de son fils dont les entreprises et les comportements sont perçus comme des transgressions. Leurs parcours d'émigrés en a fait des êtres différents des leurs, de ceux qui n'ont jamais quitté le lieu originel. En effet, Amer a découvert d'autres espaces, d'autres modes de vie et a dérogé à la règle de la consanguinité en épousant une française. Quant à son fils, issu de cette liaison qui vient bousculer l'ordre communautaire, initié à d'autres idées plus libérales que celles de la société patriarcale kabyle, celui-ci ne se sent pas véritablement intégré dans un monde où l'individu doit s'effacer au profit du collectif.

Mais ce qui précipitera leur perte ce sera surtout leur manquement au code de l'honneur. Amer dans *La Terre et le sang* meurt pour avoir eu une liaison avec la femme de Slimane. Son fils, dans *Les Chemins qui montent* meurt lui aussi pour avoir fréquenté la femme de Mokrane. On n'enfreint donc pas impunément les règles de l'honneur qui ne peut être lavé que dans le sang. Vieille tradition commune à ces communautés vivant en cercle fermé dans des zones difficiles d'accès.

La troisième composante de l'ordre régissant cette société est la religion. Comment est-elle vécue ? Quelle place occupe-t-elle dans le quotidien des paysans ?

Revenons à l'incipit de *La Terre et le sang*. Parmi les quelques éléments énumérés dans la première phrase, la mosquée tient une place centrale (dans la phrase et dans le village). Elle apparaît comme

2 - « Les Kabyles n'ont pas de code, mais ils ont un canon de conduite dont le nom propre est Ta-qvaylit, et le nom commun Lmizan, la balance. » Mouloud Mammeri, Culture savante, culture vécue – études 1938-1989, p.15.

un point de repère, un phare pour les habitants d'Ighil Nezman ou pour les étrangers. A la suite de cette présentation, Feraoun fait remarquer la fréquence d'un tel paysage, son caractère *si ordinaire*, ce qui n'est pas sans rappeler que cette terre du Maghreb islamisée au VIIème siècle est depuis imprégnée par la religion musulmane.

C'est surtout le langage quotidien qui trahit le plus cette imprégnation. De nombreuses formules religieuses sont devenues des habitudes de langage au point que même un personnage comme Amer dans *Les Chemins qui montent*, fils d'une française, « un mécréant » en use machinalement. Que de fois invoque-t-il Dieu :

Mon Dieu ! , Que Dieu ait son âme (p.168).

Que de fois le prend-il à témoin !

Dieu m'est témoin que je t'aime. (p.191)

Dieu m'est témoin que j'étais sincère. (p.210)

Certaines expressions pour ainsi dire idiomatiques réfèrent à une éducation religieuse traditionnelle et deviennent par l'usage une sorte de code social. Ainsi, lorsque quelqu'un prend la parole dans les réunions de village, la coutume veut qu'il introduise son discours par la formule consacrée : « parlons au nom du prophète ». Des citations du Coran sont reprises naturellement pour ne pas dire inconsciemment par les paysans et dénotent un conformisme religieux, une soumission le plus souvent sereine à un Dieu d'exception. Ces citations coraniques sont d'abord généralement le fait d'hommes instruits dont le savoir leur confère un certain pouvoir sur les membres de leur communauté. C'est le cas du marabout consulté par Slimane voulant avoir un enfant et qui répond au beau père trop insistant :

Il n'y a d'érudit et de sage que Dieu. (p.91)

De même Slimane, après avoir été instruit par le marabout, reprendra à son tour l'une de ses citations :

Dieu seul est maître de l'avenir. (p.112)

C'est également le cas de l'Amin du village, homme sage et respectable de par son âge et son expérience, qui conseille Amer, de retour au village, sur la conduite à tenir désormais mais qui se défend de juger ce dernier, craignant d'offenser la toute puissance divine

puisque la conduite de chacun est réglée par la main de Dieu (p.40).

Enfin, les femmes qui connaissent le Coran par le biais de la transmission orale, répètent dans leur quotidien des formules inspirées du texte coranique et manifestent la même attitude de soumission à Dieu tout puissant. Ainsi, lorsque Chabha aborde le sujet de la grossesse avec Kamouma et Madame, elle s'efforce de reconforter la vieille Kamouma et l'exhorte à plus de patience et de sérénité car l'humain n'a aucun pouvoir en ce domaine.

Le reste est affaire de Dieu. [...] Le Bien est entre ses mains. (p.122)

Cette connaissance élémentaire que les femmes illettrées ont du Coran se perçoit à travers des comportements qui obéissent aux injonctions contenues dans les versets coraniques. Lorsque Kamouma entretient Smina des rumeurs qui pèsent sur Chabha et qu'elle lui dit : « Nous craignons Dieu mais il y en a qui ne le craignent pas » (TS, p.220), elle est en parfaite concordance avec le texte sacré. La crainte de Dieu est en effet l'un des commandements divins que l'on trouve par exemple dans l'ouverture de la Sourate des femmes :

Hommes craignez votre seigneur qui vous a créés à partir d'un seul être.

Craignez Dieu au nom de qui vous vous implorez mutuellement assistance.

La soumission à Dieu, la croyance en sa toute puissance sont des données de la mentalité de ces gens simples qui n'ont que cette référence pour expliquer les événements marquants de leur quotidien sur lesquels ils n'ont souvent pas de prise. Les paysans Kabyles croient en une force surnaturelle, ce Fatum que les grecs de

l'Antiquité respectaient déjà. Ils ne sont pas maître de leur destin et s'en remettent au sort que Dieu leur réserve. C'est pourquoi L'Amin ne peut reprocher à Amer-ou-Kaci d'avoir abandonné sa vieille mère durant un certain temps, de même le retour du fils au pays natal est perçu par Kamouma comme un dessein divin.

Le retour surprenant de son fils perdu est tout simplement une décision divine ? Amer est venu exécuter les desseins d'en haut. Et la mère bénit son bon mektoub. (p.30)

La rencontre de Amer et de Marie qui n'est pas si étrangère à la famille puisqu'elle serait la fille illégitime de l'oncle maternel Rabah, tient du « miracle » (p.123) et fait s'extasier le sage Ramdane en ces termes :

Les desseins de Dieu sont impénétrables, nous ne pouvons que nous incliner devant celui qui nous guide. [...] Nous sommes des jouets insignifiants entre les mains du tout-puissant. (TS, p.124)

Enfin la mort de Amer dans *La Terre et le sang* et celle de son fils dans le roman suivant devaient fatalement survenir. Les deux hommes ont transgressé les règles de leur société, cette société où, comme le souligne Mouloud Mammeri, il ne faut « commettre aucun excès, car Dieu et surtout la vie, la fatalité, plus près du berbère que la divinité, don des Sémites, trop abstraite dans un ciel trop lointain, punit l'insolence et l'orgueil. »³

Le caractère en effet trop abstrait de la religion, du dogme proprement dit, est l'une des raisons pour lesquelles les populations paysannes la vivent à leur façon, à travers un certain nombre de pratiques païennes au sens latin du terme⁴.

« En face d'un Islam unitaire, universaliste, étatique et citoyen se dressent (ou se redressent) les structures ancestrales du pays profond. »⁵

3 - M. Mammeri, Culture savante, culture vécue, études 1938-1989, Editions TALA, Alger, 1991, p.15.

4 - Paganus : paysan de la campagne

5 - M.Mammeri, opus cité, p.78.

Ainsi, outre l'invocation d'un Dieu unique et tout-puissant qui ordonne le monde et les événements, qui leur octroie un sens et apporte quiétude et réconfort aux croyants, le recours aux pratiques magiques, la consultation des marabouts, l'observance de certains rites vont permettre d'atténuer leurs souffrances, les angoisses du vécu quotidien. N'est-ce pas pour mettre un terme à ses tourments occasionnés par la mort de son frère et le désir refoulé de vengeance que Slimane décide d'aller voir un marabout ? La rencontre de cet homme est alors précédée d'une visite au cimetière où Slimane tournera quatorze fois autour de la tombe de son oncle. Il est intéressant de remarquer que les rituels exercés s'inspirent de la symbolique du texte sacré. Ainsi l'emprunt du chiffre sept, sacré en Islam, ou d'un de ses multiples pour accomplir les divers rites est assez révélateur de la façon dont ces gens font parler et vivre le Coran dans des pratiques syncrétiques où l'orthodoxe et le profane sont en parfaite harmonie.

C'est aussi pour secouer une éventuelle malédiction, cause de leur stérilité, que Slimane et Chabha vont recourir à un certain nombre de pratiques relevant autant du religieux que de la superstition.

Il fallut s'entourer de précautions : se faire pardonner par ses proches jusque là oubliés, rendre visite aux morts, distribuer des mets sur leurs tombes pour solliciter leur bienveillance, aller voir les koubas réputées, y laisser des offrandes, en promettre de plus importantes [...] pendant tout le mois Slimane faisait sa prière, Chabha se purifiait soir et matin [...] (TS, p.129)

Si les hommes n'hésitent pas à aller consulter les marabouts, ce sont les femmes qui naturellement font preuve de véritable savoir-faire dans ce domaine. Par exemple, Smina, pour remédier à la stérilité de sa fille Chabha, s'adonne à une multitude de recettes qui relèvent plus de la sorcellerie que du spirituel :

Des intestins de hérisson grillés que Chabha mangea sept matins, dans du miel, des crêpes préparées par une étrangère et arrosée de lait de chienne [...] cette herbe des fous que peu de gens peuvent distinguer. (TS,p.176)

Les croyances en des forces invisibles se mêlent à la foi en Dieu. Si les hommes sont pour certains les seuls à posséder le Texte, les femmes s'en remettent souvent aux pratiques magiques qu'elles légitiment par l'invocation divine. Elles personnalisent ainsi leur relation au sacré.

Dans sa description des comportements religieux et superstitieux l'écrivain malgré son attachement à ses racines prend quelquefois ses distances en recourant à l'ironie. Celle-ci est pour lui un moyen sans pareil pour dénoncer l'attitude fataliste des paysans, tourner en dérision leur façon de pratiquer la foi musulmane. Ainsi, le jeûne, épreuve d'abstinence, expérience de la faim, n'a rien à apprendre aux pauvres habitués aux privations :

Mahomet, pour ne pas être en reste, a imposé à ses fidèles un jeûne prolongé de façon à leur bien faire sentir les affres de la faim. (TS, p.19)

Pour s'habituer à la faim,

il y a aussi les jeûnes qu'on peut multiplier à loisir, qui plaisent tant au Prophète et vous font bien voir des gens pieux. (TS, p.27)

La prière se fait souvent machinalement, elle est expédiée. Quant à la charité, certains n'en voient pas la nécessité. Ainsi, les Ait Abbas, « élus du Prophète »,

transgressent un peu la loi de Dieu sur le chapitre de la charité mais, ils supposent que c'est insignifiant [...] (p.106)

Dans *Les Chemins qui montent*, une critique parfois plus acerbe est portée par le personnage de Amer qui, lui, prend plus de recul par rapport aux us et coutumes de la société paternelle.

En conclusion, la description que l'écrivain nous donne de sa communauté montre combien les résistances à la modernité sont fortes et constituent un rempart parfois étouffant pour les personnages

qui ne respectent pas l'ordre établi. Il est vrai que les déplacements de population due à la colonisation à l'époque, vont introduire des brèches dans le monolithisme de cette société kabyle repliée sur elle-même et très soucieuse de ses traditions et de la conservation de ses biens et de sa lignée. Ceux qui veulent rompre le lien avec la terre natale ou les liens du sang, sont en quelque sorte damnés. Mouloud Feraoun poursuit dans ces deux romans l'écriture ethnographique qu'il avait commencée dans *Le Fils du pauvre* mais ce serait réduire la portée de son œuvre que de la limiter à cet aspect. A travers la description de cette communauté en prises avec ses conflits, de cette société en mutation, il montre au lecteur étranger que celle-ci bien que différente de la société occidentale n'est pas sans lois ni sans valeurs et par ailleurs que l'Histoire détourne quelque peu le cours des histoires individuelles qui semble à jamais tout tracé. Mouloud Feraoun peut en témoigner à juste titre, lui fils de fellah que l'Histoire a destiné à devenir l'écrivain qu'il fut, cet écrivain qui a su subtilement, par la composition diégétique de ses œuvres, la construction de ses personnages et leur mise en relation, suggérer les tensions en œuvre dans un monde en pleine tourmente.

Bibliographie :

Feraoun, Mouloud. (1953), *La Terre et le sang*, Editions du Seuil, Paris.

Feraoun, Mouloud (1957), *Les Chemins qui montent*, Editions du Seuil, Paris.

Feraoun, Mouloud (1991), *Lettres à ses amis*, Bouchène, Alger.

Khadda Nadjjet (1987), *Enjeux culturels dans le roman algérien de langue française*, Thèse de doctorat d'État sous la direction de Roger Fayolle, Université Paris 3.

Khati, Abdellaziz (2011), *Écriture et politique chez trois romanciers algériens : relecture de romans de la période coloniale*, Thèse de doctorat sous la direction de Zineb Ali-Benali, Université Paris 8.

Madelain, Jacques(1983), L'errance et l'itinéraire : lecture du roman maghrébin de langue française, Editions Sindbad, La Bibliothèque arabe, Paris..

Mammeri, Mouloud (1991), *Culture savante, culture vécue – Études 1938-1989*, Éditions Tala, Alger.